# Prologue

Mon mari, Jamie, et moi ne voulions pas de chien. Pas parce qu'on ne les aimait pas : enfant, j'en avais eu un, et Jamie n'avait rien contre eux, même s'il n'en avait pas l'habitude. Non, nous n'en voulions pas à cette époque parce qu'on croulait déjà sous les responsabilités. Notre jeune fils, Dale, était profondément muré dans son autisme, terrifié par la moindre chose, et résolument incapable de communiquer ses peurs ou de comprendre nos paroles rassurantes. Chaque minute de la journée était un maelström de conflits qui nous plongeait d'une crise violente dans une autre. Il ne savait même pas qui nous étions, et nos tentatives pour interagir avec lui étaient extrêmement contrariantes, exténuantes et, à ce qui nous semblait finalement, vaines.

Une rencontre fortuite avec les chiens du cousin de Jamie nous donna une lueur d'espoir… et on se mit en quête d'un chiot. À peine âgé de six semaines, Henry se démarqua du reste de la portée, mais on ne fut pour rien dans ce choix, car c'est lui qui choisit Dale. Je ne sais s'il perçut les troubles de notre petit garçon et sentit qu'il pouvait l'aider. En tout cas, son caractère noble,

stoïque, d'une patience et d'une bonté exemplaires, fut crucial pour débloquer des pans de la personnalité de notre fils encore inconnus de nous. Jamais nous n'aurions pu imaginer tout ce qui allait se passer ; rien n'aurait pu nous préparer à l'impact qu'un ami comme Henry aurait sur nos vies.

# 1

# Les mots

Je pleurai de joie quand la sage-femme plaça mon premier-né dans mes bras : un beau bébé minuscule de 2,3 kilos. En moins de deux ans, j'avais quitté une liaison malheureuse, rencontré l'homme de mes rêves et j'étais devenue maman.

*Que vouloir de plus ?* pensai-je en séchant mes larmes et en posant les yeux sur mon fils.

Mais la peur me noua l'estomac quand je vis sa tête.

Moi-même sage-femme à la maternité de l'hôpital St. Luke, je n'avais vu qu'une seule fois un bébé admis en néonatalogie pour une déformation excessive de la tête. Je me rappelais clairement mon émotion et j'étais hantée par ce que m'avait dit ma collègue de l'époque :

— Ce sera un miracle si ce bébé s'en sort indemne.

Je n'appris jamais ce qu'il était advenu de cet enfant, mais en l'occurrence, la forme de la tête de mon bébé était bien pire que tout ce que j'avais vu jusqu'à présent.

Elle était très plate derrière, extrêmement allongée et touchait pratiquement le haut de ses épaules. Mon bébé était couvert d'ecchymoses, même sur le visage. Je sus aussitôt qu'il serait admis dans l'unité de soins spéciali-

sée pour passer des tests, mais minimisai la situation en rassurant mon conjoint Jamie :

— C'est parce qu'il est prématuré.

Nous avions choisi le prénom de notre bébé des mois à l'avance, quand on attendait le grand événement avec impatience : Dale pour un garçon, Amy pour une fille. En dépit de la simplicité de son prénom, Dale n'était pas venu au monde sans difficulté.

Le samedi 11 juin 1988, à 35 semaines de grossesse à peine, j'avais commencé à avoir des contractions alors que je mettais les dernières touches à la salle de bains rénovée de l'appartement que Jamie et moi occupions.

Comme il était bien trop tôt pour être en travail, j'en avais conclu que ce devait être une infection urinaire. De par ma formation médicale, je n'étais pas particulièrement inquiète, mais Jamie m'avait conduite à l'hôpital par mesure de précaution. J'avais été admise et plutôt surprise quand les contractions avaient continué. Bien qu'elles aient été régulières et intenses, il n'y avait eu aucun progrès réel avant 5 heures le lendemain matin, quand j'avais perdu les eaux. Je ne doutais plus à présent que mon bébé naîtrait dans les 24 prochaines heures, car le risque d'infection supplantait ceux d'une naissance prématurée.

Le travail n'en finissait pas, mais ne menait à rien. Puis, à 7 heures environ, l'infirmière de nuit m'avait examinée et annoncé qu'elle pensait que le bébé se présentait par le siège malgré tous les examens antérieurs indiquant le contraire. Trente-six heures environ après mon admission, souffrant le martyre et exténuée, j'avais passé une radio qui avait confirmé les soupçons de l'infirmière. Jamie avait été tiré de son bureau,

alors qu'il mangeait son sandwich au bacon, et m'avait rejointe dans la salle d'opération pour l'inéluctable césarienne. Finalement, à 11 h 04, le 13 juin, Dale avait fait son entrée dans le monde en hurlant avec enthousiasme.

Dale devait la forme de sa tête au fait que sa présentation par le siège n'avait pas été diagnostiquée et que son crâne s'était coincé dans ma cage thoracique, bloquant ainsi la progression naturelle du travail. Seul le temps dirait si ce traumatisme engendrerait des dégâts durables.

Malgré mes doutes, je m'efforçai de relativiser. Devenir mère était la suite merveilleuse du voyage extraordinaire dans lequel je m'étais embarquée en rencontrant Jamie. Après avoir mis un terme à ma liaison précédente, j'avais emménagé au foyer des infirmières de St. Luke en n'emportant qu'une valise et des souvenirs amers. Je n'étais qu'à 65 kilomètres de ma ville natale de Greenock, et pourtant j'avais parfois l'impression de me trouver dans un autre pays, et mes amis et ma famille me manquaient terriblement. Heureusement, même si j'étais exténuée par la dureté de ma vie professionnelle, ma grande amie Lorraine ignorait souvent mes protestations et exigeait que je revienne sur la scène sociale de Greenock. J'avais fait la connaissance de Lorraine pendant l'été 1978, quand nos chemins s'étaient croisés à l'hôpital psychiatrique Ravenscraig de Greenock. Dans le cadre de notre formation au métier d'infirmière, on devait faire un stage pratique en psychiatrie. Il serait plus honnête de dire qu'on avait fait un stage en sorties nocturnes arrosées, ce qui nous avait liées comme des sœurs.

Un vendredi soir de 1986, Lorraine requit ma présence à Greenock au Tokyo Joe's, un bar à musique populaire. La soirée avançait et on buvait et dansait de plus en plus, quand je remarquai, adossé au bar, un homme grand aux cheveux noirs, qui me regardait. Il avait beau être seul, il semblait parfaitement à l'aise. Quand il ouvrit la bouche pour marmonner un bonjour, je fus assaillie par des vapeurs de vodka.

— Vous êtes une belle femme, bredouilla-t-il aimablement.

Malgré son état, je crois que je répondis un truc du genre qu'il n'était pas si mal non plus. Il y eut un silence tandis qu'il se demandait s'il était capable de poursuivre la conversation. Puis, il secoua la tête, ironisant :

— Il est temps que je rentre chez moi.

Malgré son ébriété, il me fit l'effet d'un homme courtois et très drôle. Il dit espérer me revoir un de ces jours, quand il aurait « la tête sur ses épaules ».

Je ne sais s'il me trouva irrésistible ou s'il avait juste oublié m'avoir dit au revoir, mais, avant de sortir, il revint et m'invita à une fête le lendemain soir chez un copain. Allez savoir pourquoi, cet homme m'intriguait assez pour désirer en connaître plus sur lui.

Le lendemain, je le trouvai à la soirée, récupérant toujours des effets des excès alcoolisés de la veille et décidé à se ménager.

— Vous vous souvenez de moi ? lui dis-je. Vous n'êtes pas mal avec la tête sur vos épaules.

Me doutant que l'amnésie avait dû le frapper à peine sorti du Tokyo Joe's, j'espérais que cela suffirait à lui remémorer notre rencontre. Il y eut un petit blanc

surpris, puis un éclair de reconnaissance illumina son visage (et le mien trahit sûrement mon soulagement).

Le courant passa aussitôt entre Jamie et moi. On passa la soirée ensemble, à parler et à rire, avant de quitter précocement la fête pour aller chez lui, à l'angle de la rue. Son appartement était sur Roxburgh Street, au dernier étage d'un immeuble en grès rouge presque centenaire, et il venait d'y emménager (sa première garçonnière). On avait beau approcher de la trentaine tous les deux, on se comporta comme deux adolescents, écoutant de la musique et parlant jusque tard dans la nuit, avant de nous endormir enfin sur le canapé dans les bras l'un de l'autre, jusqu'au matin.

Après avoir échangé nos numéros de téléphone et un délicat baiser d'adieux, je regagnai la réclusion de mon foyer pour infirmières de St. Luke, et Jamie, National Semiconductor, où, ingénieur conception physique, il concevait des circuits intégrés.

En quelques petits mois, je me sentis inexplicablement protégée et heureuse avec Jamie. On devint inséparables, n'aspirant qu'à nous retrouver quand notre travail nous éloignait. Aussi, inéluctablement, peut-être, lors d'une de ces fêtes du samedi soir après le pub, « les mots » furent prononcés. Trempés jusqu'aux os par la pluie torrentielle qui s'était abattue à la sortie du pub, et tous deux agréablement éméchés par l'alcool, on était absorbés l'un par l'autre, la fête n'existant plus pour nous. Je riais d'un nouveau trait d'esprit pince-sans-rire quand Jamie m'agrippa soudain et prononça « les mots ». Pour un célibataire endurci, c'était un pas de géant, mais je sautai sur l'occasion, lui avouant que je l'aimais aussi.

Ce Noël-là, j'étais la toute première petite amie à dîner avec la famille Gardner, et notre avenir ensemble fut scellé. J'emménageai dans l'appartement de Jamie en juin 1987, huit mois après l'avoir rencontré.

L'appartement avait grand besoin d'une touche féminine, et on s'attaqua à la rénovation. C'était loin d'être une tâche aisée, vu que tout ce qu'on évacuait ou installait devait être descendu ou monté sur les 65 énormes marches austères en béton, dont les 15 premières formaient une spirale. Cette ascension vers l'appartement s'apparenterait à la face nord de l'Eiger des années plus tard.

Malgré la gageure physique, la rénovation fut une partie de plaisir, notamment grâce à l'aide et aux encouragements de « l'équipe », un groupe d'amis de Jamie, un peu barjos, qui trouvaient normal de s'amener légèrement éméchés à 1 heure du matin. On accédait toujours à leurs demandes de café, de nourriture et de verres supplémentaires, et, en échange, ils nous aidaient avec des travaux dans l'appartement une fois qu'ils étaient sobres. Ainsi, après plusieurs mois de sueur et de dur labeur, et grâce aux compétences en électricité et en menuiserie de Jimmy, le père de Jamie, un appartement sans attrait, peu modernisé, retrouva son ancien éclat victorien. Mais surtout, c'était notre chez-nous, et même le douloureux trou dans notre compte bancaire ne put émousser notre joie.

Après être sortis fêter Noël, on poursuivit les réjouissances chez nous et on arrosa spontanément notre nouvelle demeure avec « l'équipe » et leurs compagnes. Big George décréta que le dépotoir était devenu un « palais », tandis que Big Kenny et John Turner s'ingé-

niaient à étrenner la toute nouvelle moquette du salon en incitant toutes les personnes présentes à danser jusque tard dans la nuit.

Nous étions follement épris l'un de l'autre, et on instaura progressivement une série de « règles » pour ancrer notre relation. Elle serait fondée sur une confiance et un respect mutuels, et on éviterait à tout prix une des choses que je détestais : les clichés.

Je ne voyais aucun intérêt au bouquet de fleurs obligatoire pour la Saint-Valentin ou pour s'excuser, et Jamie promit donc de m'offrir des fleurs au moins une fois dans l'année, au hasard. Depuis, il ne m'a jamais déçue ou n'a jamais manqué de me surprendre, comme lorsqu'il attendit qu'il soit minuit tapant au Hogmanay[1] pour m'offrir un magnifique bouquet de roses.

Notre confiance s'étendait à des choses comme ouvrir le courrier adressé à l'un ou à l'autre et avoir un compte commun. Je vendis ma Ford Fiesta vieille de deux ans pour meubler l'appartement avec la somme, et Jamie me rendit la pareille au centuple en mettant légalement la propriété de son appartement à nos deux noms.

L'unique contrariété domestique ne fut guère une surprise, puisque c'était en soi un cliché sur la nature des hommes. Jamie semblait penser qu'en vivant ensemble, il avait une bonne à demeure !

Un jour, je trouvai une solution grâce à un objet que j'avais vu en feuilletant un magazine. Je le commandai. Dans l'attente de l'arrivée de mon achat, je préparai le terrain en menaçant Jamie de devoir faire appel à une

1 Mot écossais désignant le dernier jour de l'année. Marque le début des festivités du Nouvel An. (NDT)

aide extérieure à cause de mon emploi du temps professionnel chargé. Il ne sembla pas le prendre au sérieux. Puis, quelques jours plus tard, quand il rentra, je vins à sa rencontre dans l'entrée.

— J'ai trouvé une femme de ménage, annonçai-je. Elle nous attend au salon.

Jamie était plutôt gêné que j'aie dû en venir à de telles extrémités et promit d'être plus prévenant à l'avenir. Avec une certaine cruauté peut-être, j'insistai pour qu'il explique lui-même à Myrna, la femme de ménage, pourquoi nous n'avions plus besoin de ses services.

Il aurait préféré filer au pub, mais je le tirai à l'intérieur. Là, « Myrna » attendait... sous la forme d'une housse d'aspirateur conçue pour ressembler à une servante victorienne. Jamie jeta un œil au joli visage de poupée et se présenta énergiquement comme étant son nouveau maître. On éclata de rire, mais, en mon for intérieur, je crois qu'il pensait avoir finalement trouvé une égale en moi.

Bien que notre relation répondît à toutes mes attentes, le stress quotidien des trajets entre Greenock et St. Luke pour travailler commençait à peser. Du fait de mes horaires et de ma fatigue, on se voyait à peine. De plus, mes 30 ans me sautaient aux yeux, et j'avais de plus en plus conscience que mon horloge biologique tournait. Sans compter que je ne cessais de faire naître des bébés tout en n'aspirant qu'à avoir le mien.

Un soir, alors que nous terminions une bouteille de vin, Jamie déclara soudain :

— Avec un peu de chance, ce sera ta dernière.

— D'accord, j'aime boire, protestai-je, mais je ne suis pas alcoolique.

La signification de ses propos devint évidente quand il jeta solennellement mes pilules contraceptives dans les toilettes. Moins d'un an plus tard, j'étais enceinte, ravie et excitée.

Sage-femme consciencieuse, je veillai à respecter toutes les règles prénatales classiques pour favoriser le développement d'un bébé en bonne santé. Je réduisis aussi ma charge de travail à deux services de nuit par semaine ; l'hôpital m'autorisa à rester au foyer d'infirmières lors de ces gardes. Jamie me manquait, mais c'était plus sûr ainsi, au lieu de faire les allers-retours, enceinte et épuisée.

Je devins vite énorme et, pour faire rire Jamie, je me mettais à faire des claquettes où et quand l'envie me prenait… par exemple dans l'allée d'un supermarché. Il me surnommait affectueusement « Bouboule », à la grande consternation d'un autre client, manifestement révolté qu'un homme puisse appeler ainsi sa conjointe, jusqu'à ce que je me retourne et lui montre mon ventre éléphantesque.

Hormis les claquettes, je fis tout mon possible pour garantir la santé de mon futur bébé. Et voilà que maintenant, mon nouveau-né dans les bras, j'étais incapable de chasser un sentiment de profond malaise. Mes amies Barbara et Eleanor, elles-mêmes sages-femmes, firent de leur mieux pour me rassurer à propos de la tête de Dale. Ce fut un réel soulagement quand les tests qu'il passa par la suite à l'hôpital ne révélèrent aucune anomalie. Et puis, je fus heureuse qu'il parvienne à bien téter, car je voulais qu'il tire tous les bénéfices de l'allaitement au sein.

Les jours suivants, de nombreux amis et parents heureux pour nous, nous couvrirent de présents et de cartes. Le vieil ours en peluche de Jamie, que j'avais lavé et rembourré, était posé avec une immense fierté dans le couffin de Dale, comme s'il le protégeait. On le baptisa Nounours Gardner.

Enfin, dix jours après la naissance, nous étions de retour dans notre bel appartement rénové. Jamie prit une semaine de congé, et on goûta au plaisir d'être une famille sans se douter du douloureux chemin qui nous attendait.